

# De l'amitié

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **14 (1946)**

Heft 3

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567767>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# DE L'AMITIÉ

Dans son roman „Une Idylle Tragique“ Paul Bourget nous parle, dans des termes singulièrement émouvants, de l'amitié. Cet auteur qui fut un des plus importants créateurs du roman psychologique, a placé ce beau livre sous le „Leitmotiv“ :

Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié. —

L'Idylle Tragique est un récit sur la vie cosmopolite de la Côte d'Azur au commencement de ce siècle. C'est, d'apparence, l'histoire d'une idylle amoureuse d'un jeune noble français avec une belle femme du monde. Pourtant la tragique issue de cette idylle se rapporte au troisième personnage, à l'ami du jeune Français, qui est le véritable héros du récit. Cet homme, Olivier Du Prat qui, jeune encore, s'est marié dans l'espoir de trouver du repos d'une vie trop inquiète, est amèrement déçu de cette expérience. Il n'aime pas sa femme. Tout lui paraît néfaste, sauf une chose — sa profonde amitié pour son camarade d'enfance, Pierre de Hautefeuille. Malheureusement ce jeune homme tombe amoureux d'une ancienne maîtresse de Du Prat. Cet événement comble les souffrances morales du malheureux, souffrances dont la mort seule le délivre après l'accomplissement d'un geste suprême pour son ami.

Ce résumé sonne assez banal, mais l'art du grand romancier que fut Bourget en a fait une apologie émouvante de l'amitié qui écarte toute banalité et dont la sincérité est poignante. Nous publions ci-après quelques passages du roman, tout en recommandant sa lecture intégrale. Le livre a paru chez l'éditeur Lemerre, à Paris.

La Rédaction.

\*

## Le Revoir

La locomotive débouchait de la haute tranchée où court la voie pour entrer dans Cannes. Pierre de Hautefeuille attendit avec impatience l'arrivée de son ami. Avant l'arrêt des roues il vit apparaître à une portière le profil de l'attendu et aussitôt il se précipita vers un jeune homme qui le regardait, debout sur le marchepied d'un wagon, et qui lui souriait avec joie et attendrissement. Quoique Olivier Du Prat fût du même âge que Pierre, il paraissait plus vieux de quelques années, tant son visage très brun, très maigre et très creusé se modelait en méplats vigoureusement marqués. Il avait des traits irréguliers dont l'ensemble tourmenté ne permettait guère qu'on les oubliât. Ses yeux noirs, d'un noir humide et velouté, l'éclat de ses dents blanches et régulières, ses cheveux drus et bien plantés donnaient à sa physionomie une grâce animale, si l'on peut dire, qui corrigeait ce que l'expression de la bouche, de son front et surtout de ses joues avait d'amer. Sans qu'il fût grand, ses épaules et ses bras révélaient la force. Lui, à peine descendu de wagon, embrassa Hautefeuille d'une étreinte qui lui mit presque des larmes au bord des paupières et tous deux demeurèrent quelques secondes à

se contempler, oubliant, l'un et l'autre, d'offrir la main à une jeune femme qui, debout à son tour sur le marchepied un peu trop haut, attendait avec une parfaite impassibilité que l'un des deux jeunes gens voulût bien songer à elle. Mme. Olivier Du Prat était une enfant de vingt ans, très jolie, très fine avec quelque chose dans sa beauté de délicat jusqu'à en être menu, presque aigu; des cheveux couleur d'or, d'un ton froid à force d'être clair, et des prunelles bleues où flottait, en ce moment, cet on ne sait quoi d'impénétrable et d'illisible dont beaucoup de nouvelles mariées sont coutumières devant les compagnons de jeunesse de leur mari. Celle-ci éprouvait-elle pour l'ami préféré, qui avait été le témoin lors de son mariage, une sympathie ou une antipathie, une confiance ou une défiance? Elle n'en laissa rien deviner quand le jeune homme vint s'excuser de ne pas l'avoir saluée plus tôt et l'aider à descendre. A peine appuya-t-elle la pointe de ses doigts sur la main que lui tendait Pierre. Mais ce pouvait être une réserve trop naturelle, — comme aussi la phrase qu'elle lui répondit, quand il la questionna sur son voyage, pouvait exprimer un trop naturel désir de repos: „Nous avons fait un beau voyage, mais après une si longue absence on aurait bien envie d'être enfin chez soi....“

Oui, cette petite phrase était très naturelle. Mais elle signifiait aussi, prononcée par cette bouche de fine et froide petite femme: „Mon mari a voulu venir vous voir, je n'ai pas pu l'empêcher. Ne vous y trompez pas, j'en suis fort mécontente...“ Du moins, c'est la traduction involontaire qu'Hautefeuille donna dans sa pensée à ces quelques mots.

Arrivés à l'hôtel, Pierre fit conduire son ami et sa femme à la chambre conjugale qu'il avait parée lui-même de mimosas et de narcisses. C'était un nid de baisers, intime et délicieux — mais la première idée d'Olivier fut de chercher ailleurs deux chambres séparées. Cette décision plongea Pierre dans une profonde rêverie. Olivier, n'éprouvait-il donc rien pour sa jeune femme? S'il l'aimait si peu après ces quelques mois de mariage, l'avait-il jamais aimée? Et s'il ne l'avait pas aimée, pourquoi l'avait-il épousée? ... Pierre en était là de ses pensées, quand une main appuyée sur son épaule le réveilla brusquement. Olivier était de nouveau devant lui, mais seul:

„Eh bien! j'ai trouvé“, dit-il; „c'est un peu haut, mais la vue n'en est que plus belle. Tu n'as rien à faire en ce moment? Si nous allions nous promener?....“

„Et Mme. Du Prat?“ demanda Hautefeuille.

„Il faut lui laisser le temps de s'installer“, répondit Olivier. „Je t'avouerai d'ailleurs que je ne suis pas fâché d'être un peu seul avec toi. On ne cause bien qu'à deux. On... Je veux dire: nous... Si tu savais comme je suis heureux de te revoir!“

„Olivier!“ dit Pierre, que ce cri poussé avec un accent simple et profond, avait ému. Ils se prirent les mains, et ils se regardèrent, comme sur le quai de la gare, sans prononcer un mot de plus. Dans les Fioretti de St. François, il est raconté qu'un jour St. Louis, déguisé en pèlerin, vint frapper au couvent de Sainte-Marie-des-Anges. Un autre saint, un frère du nom d'Egidio, lui ouvrit et le reconnut.

Le roi et le moine se mirent à genoux l'un devant l'autre, et ils se séparèrent sans s'être parlé. „J'ai lu dans son coeur“, dit Egidio „et il a lu dans le mien“. Cette belle légende est le symbole des rencontres entre amis tels qu'étaient les deux jeunes gens. Quand deux hommes qui se connaissent et qui s'aiment depuis l'enfance, comme s'aimaient Pierre et Olivier, se retrouvent face à face, ils n'ont pas besoin non plus d'une protestation, pas besoin d'une assurance nouvelle de leur réciproque fidélité. L'estime, le respect, la confiance, le dévouement, ces nobles vertus des affections mâles, ne s'expriment pas avec des paroles. Elles brillent, elles réchauffent par leur seule présence, comme une claire et pure flamme. Une fois de plus, les deux amis sentirent combien ils pouvaient compter l'un sur l'autre, et à quelle profondeur ils étaient frères.

„Et tu avais pensé à faire mettre des fleurs partout!“ dit Olivier en passant son bras sous le bras de son ami. „Je vais donner l'ordre qu'on les porte là-haut... Et maintenant, allons. Pas sur la Croisette, veux-tu? Si elle est encore ce que je l'ai connue durant les six jours que j'ai passés ici autrefois, elle est inhabitable. Cannes, à cette époque, c'était „Snobopolis“, avec son bataillon de princes et de princomanes. Je me rappelle, au contraire, entre la Californie et Vallauris, de si admirables promenades, une nature sauvage, de grands bois, des pins, des chênes-liège, et non pas ces palmiers, ces plumeaux grotesques dont j'ai horreur...“

Ils sortirent du jardin de l'hôtel. Hautefeuille regardait Olivier. Il étudiait sur sa physionomie expressive les allées et venues des pensées tristes ou gaies. En l'absence de sa femme Olivier était visiblement plus à l'aise, mais il conservait dans ses prunelles ce fonds de dégoût et autour de sa bouche ce pli d'amertume que son compagnon connaissait trop bien. Ces signes annonçaient toujours quelque-une de ces crises d'âcreté lucide. De tous temps Pierre avait souffert de son ami lorsque ces crises revenaient et que l'autre se prenait à parler sur lui-même ou sur la vie avec un ton cruel de cynisme désenchanté. Qu'eût-ce été s'il avait compris la signification complète des phrases où s'épanchait la mélancolie de son ami?

„C'est étrange“, avait commencé Olivier, „combien, très jeune, on peut avoir un pressentiment complet de la vie! En ce moment je me rappelle, comme si nous y étions, une promenade que nous avons faite ensemble, en Auvergne. Tu ne t'en souviens certainement plus? Nous retournions de la Varenne à Chaméane. C'était pendant les vacances, après notre troisième. J'avais passé quinze jours chez tes parents, et je devais partir le lendemain pour rentrer chez mon abominable tuteur. Il faisait un ciel de septembre, doux comme celui-ci, et la même lumière transparente. Nous nous assîmes au pied d'un mélèze pour nous reposer. Je te voyais; je voyais le bel arbre, la belle forêt, le beau ciel. J'éprouvai tout d'un coup une espèce de langueur sans nom, un maladif désir de mourir. L'idée m'avait pris là, subitement, que je n'aurais jamais rien de meilleur dans ma vie, que je n'avais rien à en attendre. D'où me venait une pensée si étrangère aux seize ans que j'avais alors? Était-ce la comparaison entre votre intérieur de gâteries et la froide maison

qui m'attendait? Était-ce la tristesse de te quitter? Encore aujourd'hui je ne peux pas l'expliquer. Mais je n'oublierai jamais le malaise poignant dont je fus étreint sous ce grand arbre, par ce clair et tiède après-midi auprès de toi. C'était comme si j'avais senti par avance toutes les misères, toutes les vanités, tous les avortements de ma destinée....

### L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre...

Olivier Du Prat était la victime d'une anomalie de sensibilité rétrospective: l'amitié, au degré exalté où il l'éprouvait pour Hautefeuille, est bien plutôt un sentiment de la dixhuitième année que de la trentième. C'est dans la première jeunesse, quand l'âme est toute innocence, toute fraîcheur, toute pureté, qu'apparaissent, pour s'en aller si vite, ces ferveurs de compagnonnage, ces enthousiasmes de fraternité élective, cette amitié passionnée, susceptible, absolue. Plus tard, les intérêts et les expériences ont trop individualisé la personne pour ne pas l'isoler, la communion complète de l'âme avec une autre âme ne devient possible que par le sortilège de l'amour, et l'amitié cesse de suffire au cœur. Elle va rejoindre au second plan les affections de famille, qui, elles aussi, occupèrent un moment une place unique chez l'enfant et chez l'adolescent. Il se rencontre pourtant certains hommes, et Olivier était du nombre, chez qui l'impression produite par l'amitié, aux environs de la dixhuitième année, a été trop forte, trop profonde, surtout trop délicate, pour ne pas demeurer quelque chose d'inoubliable, et, au sens exact du mot, d'incomparable. Ces hommes-là ont pu, comme lui, traverser ensuite des passions brûlantes, subir l'amour et les dures secousses de ses fièvres, se meurtrirent aux plus audacieuses aventures. Le vrai roman de leur sensibilité n'est pas là. Il est dans les heures du départ pour la vie, où ils s'élançaient en pensée vers l'avenir avec un camarade d'idéal, avec un frère qu'ils s'étaient choisi, aux côtés duquel ils ont réalisé un instant cette union totale des esprits, des goûts, des espérances, qui faisait définir l'amitié par un ancien:

„Une seule âme dans deux corps“, et dire à La Fontaine dans sa fable sublime: „L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre“... Cette camaraderie d'idéal avait eu, pour Olivier et pour Pierre, le ciment sacré: ils n'avaient pas seulement été des frères de rêve, ils avaient été des frères d'armes. Ils avaient eu leurs dix-neuf ans en 1870. A la première nouvelle de l'immense naufrage national, tous deux s'étaient engagés; tous deux avaient fait la guerre ensemble. La première tombée de neige, dans l'hiver de cette terrible campagne, les avait trouvés bivouaquant sur la Loire. Elle avait comme baptisé d'un baptême héroïque cette amitié des deux collégiens devenus soldats dans le même bataillon, et ils avaient appris à s'estimer l'un et l'autre, autant qu'ils s'aimaient, en risquant leur vie côte à côte, simplement, bravement, obscurément. Chez tous les deux, on l'a vu, ces souvenirs de leur jeunesse étaient demeurés bien intacts et bien vivants, — mais chez Olivier davantage. C'étaient les seuls auxquels ne fût mêlée aucune souillure. Avant eux, orphelin

de père et de mère, il n'avait connu de la famille que ses tristesses. Après eux, sensuel et jaloux, défiant et despotique, il n'avait connu de l'amour que ses rancoeurs et ses âcretés. En faut-il davantage pour expliquer à quel degré cet être illogique et passionné, inquiet et désenchanté, devait être ému par la seule idée qu'une femme fût soudain dressée entre son ami et lui, — et quelle femme, si c'était justement cette maîtresse-là, cette femme tant haïe, tant méprisée, tant condamnée par lui autrefois!

## L'Explication

Durant la nuit qui suivit cette soirée du premier soupçon, — nuit passée entièrement à envisager une par une les possibilités d'une aventure de coeur entre son ancienne maîtresse et son ami — une souffrance plus aiguë que celles qu'il avait à jamais éprouvées, s'empara de lui. Que faisait, que pensait l'ami, le frère auquel il avait donné une part si vivante de son être? Que restait-il de leur amitié en ce moment? Qu'en resterait-il demain? Devant la perspective d'une rupture avec Hautefeuille, Olivier sentit que c'était là pour lui l'extrémité du malheur, le coup suprême qu'il n'était pas capable d'accepter. Perdre cette amitié sacrée, cette fraternité unique, dans laquelle il avait toujours trouvé un refuge, un appui, une consolation, une raison de s'estimer, de croire au bien, c'était le déchirement dernier, après lequel il n'y avait réellement plus rien dans la vie à quoi tenir, plus personne avec qui et pour qui durer, l'entrée dans la froide, la noire, la totale solitude... L'avenir de cette amitié se jouait en ce moment, et il demeurait là, immobile, à laisser passer un temps peut-être irréparable. Ce soir, dans la voiture qui les ramenait à l'hôtel, il n'avait pu dire un seul mot à Pierre. Maintenant il lui fallait à tout prix parler, défendre cette noble chose, leur fraternité. Que se diraient-ils? Olivier ne se le demanda pas. L'instinct le fit sortir et descendre chez Hautefeuille. —

Quand il eut passé la porte de la chambre, il vit Pierre assis à sa table, la tête dans ses mains. Une feuille de papier, préparée devant lui et restée blanche, attestait qu'il avait dû, aussitôt rentré, se mettre là pour écrire une lettre. Puis il n'avait pas pu. La plume était retombée sur le papier et il l'y avait laissée.

„C'est moi, Pierre, c'est Olivier... Tu dois pourtant le sentir toi-même que nous ne pouvons pas garder sur le coeur ce que nous y avons tous les deux. C'est un poids qui t'étouffe comme il m'étouffe. Je te dois une explication. Je suis venu te la donner.“

„Une explication entre nous? Laquelle? Pour m'apprendre quoi? Que tu as été l'amant de cette femme l'année dernière et que je le suis cette année-ci?“ Hautefeuille, ses traits horriblement contractés, répondit d'une voix brève où frémissait sa révolte intérieure. Et regardant Du Prat d'un regard où brillait l'éclair d'une véritable haine, il reprit:

„Oh, j'y vois clair maintenant. Je sais ce qu'elle voulait cette femme. C'était une vengeance, une ignoble vengeance. Tu l'avais quittée, tu t'étais marié. Elle m'a ramassé, comme un assassin ra-

masse un couteau, pour te frapper, toi, en plein coeur... Ose me dire non... Vous vous êtes joués de moi tous les deux. Ah, Judas, tu m'as trahi, toi aussi... traître!" Et poussant un cri déchirant, il s'affaissa sur le fauteuil, et il éclata en sanglots parmi lesquels il répétait: „L'amitié, l'amour, tout est mort; j'ai tout perdu; tout m'a trompé, tout m'a menti .... que je suis malheureux.“

Sous cette furieuse apostrophe, Du Prat avait reculé en pâlisant. La douleur que lui infligeait l'insulte de son ami était bien profonde, mais aucune colère, aucun amour-propre ne s'y mélangeait. Et ce fut d'une voix grave, dans l'émotion, qu'il lui répondit:

„Oui, faut-il que tu sois malheureux, mon Pierre, pour m'avoir parlé ainsi, à moi, à ton compagnon de toujours, à ton ami, à ton frère! .... Moi, un Judas? Moi, un traître? Mais regarde moi donc en face. Tu m'as outragé, menacé, frappé presque... et, tu vois, — je n'ai rien dans le coeur pour toi que cette amitié, aussi complète, aussi tendre, aussi vivante qu'hier, qu'avant-hier, qu'il y a 10 ans, qu'il y a 20 ans... Moi m'être joué de toi, t'avoir trompé? Non, tu ne peux pas le croire, tu ne le crois pas... Notre amitié? Tu sais bien qu'elle n'est pas morte, qu'elle ne peut mourir... Et tout cela — son accent se fit violent et amer à son tour — à cause d'une femme...! Une femme a passé entre nous et tu as tout oublié, tout renié... Je t'en supplie, Pierre, reprends-toi, reviens-moi, dis que tu m'as parlé dans l'égarement, que tu n'as pas cessé de m'aimer et que tu crois que je t'aime. Je te le demande au nom de notre enfance, de ces heures naïves où nous nous sommes attachés l'un à l'autre en nous désolant de n'être pas de vrais frères. As-tu un souvenir, un seul, de ces temps-là auquel je ne suis pas mêlé? Moi, t'effacer de ma vie, ce serait du coup détruire tout mon passé, tout celui dont je suis fier, auquel je retourne chaque fois que je veux me laver des misères du présent... Reviens-moi, je te le demande au nom de notre jeunesse, au nom de ce qu'elle eût de plus beau, de plus grand, de plus pur. En 1870, lorsque tu as voulu t'engager, tu as couru chez moi, tu te rappelles? Tu m'as trouvé qui allais chez toi. Et te souviens-tu comme nous nous sommes embrassés? Ah! si quelqu'un nous avait dit alors qu'un jour arriverait où tu appellerais Judas et traître celui aux côtés duquel tu voulais mourir, avec qu'elle confiance nous aurions répondu:

„C'est impossible“. Et cette nuit au bois de Chagey, à la fin, quand nous avons appris que tout était perdu, que l'armée passait en Suisse, et que le lendemain il fallait rendre nos armes, te la rappelles-tu? Et notre serment sacré, s'il fallait jamais se battre encore, d'être là de nouveau, coude à coude, coeur à coeur, dans le même rang? .... Si elle vient jamais, cette heure du nouveau départ, que ferais-tu sans moi? ... Ah, tu me regardes, tu me comprends, tu me reviens... Embrassons-nous, mon Pierre, comme alors... Il y a plus de dix ans, et c'était hier... Tout peut nous manquer dans la vie, mais pas cela, crois-moi, pas cette amitié... Le reste, c'est de la passion, des sens, du délire.... Cela, vois-tu, c'est notre coeur!“

Tandis qu'Olivier parlait, l'attitude de Pierre avait en effet commencé à changer. Ses sanglots s'étaient arrêtés, et dans ses yeux,

encore trempés de larmes, une lueur s'allumait. La voix de son ami exprimait une si poignante supplication, les images évoquées par cette parole fraternelle rappelaient au malheureux tant de hautes émotions, une communauté de sentiments si délicate à certaines heures, si courageuse, si héroïque à d'autres! Il se faisait en lui, après cette secousse d'effroyable douleur, un réveil de son énergie d'homme à cet appel de son ancien compagnon d'armes... Il se leva, parut hésiter, puis il se jeta dans les bras d'Olivier; et ils s'étreignirent d'une de ces mâles étreintes qui sèchent les pleurs sur les joues, arrêtent les défaillances de la volonté, renouvellent dans le coeur la force des décisions généreuses. Puis, brièvement, simplement, Pierre reprit:

„Je te demande pardon, Olivier. Tu vaux mieux que moi“...

---

## LES MAINS

par Hyptus

Ces mains sont riches pour Toi!  
Elles te donnent tous ces fruits  
Ces ors, ces grenats et de l'ambre.  
Couronnent ton front viril.  
Ces mains que tu as mordues  
Demain tu les appuieras contre ton visage  
Et tes larmes les laveront  
Des péchés accomplis.  
Elles t'ont touché mille fois  
Et rien ne leur est secret  
Partout elles ont eu des tendresses.  
En toi, sur toi, jamais ne t'ont meurtri.  
Mains d'hommes, tendres et fortes  
Merveilleuses mains ensoleillées  
Mains des amis qui ne réunissent  
Prodiges de trésors à partager.  
Laisseront-elles sur ton corps les empreintes désirées?  
Et sauras-tu t'en souvenir?  
Oui, je les sens encore, fermes, douces  
Rayonnantes, fluides, pleines de jeu  
O mains qui ont osé te caresser.